

qu'il lui avait plu de donner pour cadre à son drame, montraient assez clairement qu'il n'était pas homme à reculer devant la difficulté.

Dans *Lucrèce*, en effet, l'auteur devait être soutenu si constamment par les souvenirs de l'antiquité, que quelques esprits peu clairvoyants avaient pu se méprendre sur la valeur du poète qui avait su fondre tant d'éléments divers en un tout plein d'originalité, et le considérer simplement comme un copiste habile, dépourvu de toute puissance créatrice. — Pourquoi donc, dans cette hypothèse, tous ceux qui avaient abordé ce sujet difficile avant M. Ponsard, et Rousseau lui-même, avaient-ils été écrasés par la difficulté de la situation ?

Quoiqu'il en soit, le même reproche ne pouvait être adressé à M. Ponsard dans sa nouvelle tragédie. Il s'était placé tout d'un coup en dehors de la tradition, il avait choisi un sujet national, un champ vierge et spacieux, où il pourrait s'égarer peut-être, mais où il marcherait du moins seul, soutenu par sa propre puissance. Cet acte de courage devait exaspérer certains écrivains qui s'arrogent le monopole exclusif du moyen-âge. Ils avaient bien eu la magnanimité d'abandonner aux essais des poètes tragiques la déroque des Grecs et des Romains, mais ils avaient vu avec un étonnement plein de colère ce nouvel arrivé qui osait porter la main sur l'arche sainte, sur ce moyen-âge inviolable. Ils ne supposaient pas qu'on pût jeter, dans le moule de la tragédie, qu'ils avaient déclaré vieillie et hors d'usage, autre chose que de pâles copies de l'antiquité. Mais qu'on eût l'audace de vouloir y introduire des éléments nouveaux, y enfermer ce moyen-âge échevelé, cette époque pleine de troubles, de variations et de violence, c'était là un sacrilège ! Et malheur à celui qui oserait le tenter ! Que M. Ponsard fit parler les Romains de *Lucrèce* avec la langue d'Horace, de Virgile et de Tite-Live, très-bien ! mais qu'il voulût créer un langage nouveau pour ces géants de l'époque chevaleresque, qu'il voulût pénétrer dans ces palais habités par les contemporains des Burgaves, c'était tenter Dieu, c'était appeler la foudre qui étincelait déjà dans la main de Jupiter.

Le fait est que le moyen-âge que nous montre M. Ponsard n'est point celui auquel on nous a accoutumés. Nous l'avions toujours vu escorté d'un attirail de poignards et de coupes empoisonnées, de duels, de trappes et de portes secrètes, d'incestes et d'adultères. Ici, rien de tout cela : une pauvre femme simple et honnête qui se permet d'aimer encore son mari après cinq ans de mariage, et qui lutte contre tous les sentiments de son cœur pour sauver le roi par un dévouement héroïque : quelle mince proie pour ces larges appétits mélodramatiques !

Quel est, en effet, le rôle historique d'Agnès de Méranie ? Elle a épousé le roi de France, qu'elle a dû croire libre, elle l'aime, elle est heureuse,